

qui lui rappellent tant de laborieux efforts, tant de veilles pénibles, mais aussi d'ineffables ivresses, comment douter que vos maîtresses d'autrefois qui ont si habilement façonné vos âmes, si artistement travaillé vos esprits et vos cœurs, soient au comble du bonheur de vous revoir aujourd'hui, vous, mesdames, de vous contempler, de vous parler ?

Depuis votre départ, d'autres vous ont succédé ici. Les absents, non plus que les morts, n'arrêtent pas la vie. Cette maison est ouverte à d'autres enfants, venus de partout, qui ont été accueillis avec la même bienveillance maternelle, et qui sont, comme vous l'avez été vous-mêmes, l'objet d'un dévouement religieux qui se renouvelle à mesure qu'il se dépense. Ces nouvelles recrues ont permis à vos bonnes maîtresses de se consoler un peu de votre éloignement ; mais croyez que leurs affections successives n'ont altéré en rien l'amitié qu'elles vous avaient vouée. Cette amitié vient de trop haute source pour s'affaiblir jamais. Elle s'avive et se fortifie au contraire de ce qui fait la ruine des amitiés mondaines. Le cœur de vos bonnes mères est assez large pour contenir tant de petites âmes que le présent leur amène, sans que celles qui déjà y avaient pris place en soient gênées aucunement. D'ailleurs, ne retrouvent-elles pas, dans plusieurs de ces nouvelles venues, vos propres traits ? Ne reconnaissent-elles pas votre physionomie dans la leur, dans leurs yeux, la couleur et l'éclat des vôtres ? Est-ce que ces voix enfantines ne leur rappellent pas votre babil joyeux d'autrefois ? Quand même donc la nature de leur amitié pour vous ne les garantirait pas déjà contre l'indifférence et l'oubli, le fait que vous leur confiez vos propres enfants les empêcherait de laisser se perdre votre souvenir. Oui, mesdames, quand même vos bonnes maîtresses voudraient vous oublier, elles ne le pourraient pas, à cause de ces frais visages que vous leur mettez devant les yeux, et qui, nécessairement, éternisent dans leur cœur votre mémoire. Ce n'est certes pas un des mystères les moins touchants que cette loi de la vie qui vous permet pour ainsi dire d'habiter toujours, par des prolongements de votre personnalité, par d'autres vous-mêmes, cette maison où vous avez passé d'heureuses et tranquilles années, qui permet à vos bonnes maîtresses de croire presque que leur dévouement n'a pas changé d'objet, et que c'est toujours de vous, les anciennes, les aînées, qu'elles s'occupent, pour vous qu'elles travaillent.

Mesdames, la pensée qui a inspirée votre réunion annuelle est une pensée féconde, et il me semble facile d'en déterminer les résultats éminemment pratiques. On aurait tort de ne voir dans ce fait que l'occasion donnée à toutes de revivre le passé et de se rappeler pendant quelques heures les choses d'antan.

La fête qui vous rassemble aujourd'hui a une portée plus haute, vraiment sérieuse et chrétienne, et vous me permettez bien d'essayer de dire ce qui m'en paraît être le sens.

Et d'abord, mesdames, votre présence distinguée au milieu de cette jeunesse du couvent n'est-elle pas de nature à lui faire beaucoup de bien ? Elle est l'espérance, vous êtes le fruit. Si bien disposées qu'elles soient d'ailleurs, les élèves sont parfois tentées de perdre patience, de se décourager même à cause de la lenteur de la formation première, et ne s'expliquent pas toujours la raison d'être de ce que la règle leur commande ou des études qu'on impose à leur jeune intelligence.

Or, de vous voir, de vous entendre, de vous parler, vous, mesdames, qui les avez précédées dans la même voie, et qui, grâce à l'éducation parfaite que vous avez reçue ici, pouvez occuper les hautes sphères sociales et remplir noblement votre rôle, cela les fera réfléchir, cela leur donnera du cœur à l'ouvrage, accroîtra leur estime pour tout un ensemble d'observan-